

Les hostilités en Syrie

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

Des personnes revenant de la région signalent que les troupes françaises opposent une résistance opiniâtre à l'agression anglaise contre les troupes anglaises continuant à subir de très lourdes pertes. Les troupes françaises se sont en effet retranchées dans les collines et tirent de flanc sur les Anglais qui avancent par la plaine de Huleh, au nord de Tibériade. Plusieurs villages libanais ont été rasés par l'artillerie de même que la colonne juive de Muteila, à la frontière nord de la Palestine.

De violents combats d'artillerie se poursuivent aussi au nord de Tyr.

Des escadilles françaises venant d'Afrique sont arrivées en Syrie

Beirut, 10 juin. — Des escadilles françaises, venues d'Afrique, se sont posées en Syrie, à la suite d'un raid hardi.

Un train est bombardé

Vichy, 10 juin. — On mande de Beyrouth à l'agence Oñ : Au cours d'une attaque aérienne britannique un train, qui roulait en direction de Beyrouth, a été touché par des bombes. Trois voyageurs ont été tués et quinze autres blessés.

On avait affirmé aux soldats britanniques qu'ils se battraient contre les Allemands

Beyrouth, 10 juin. — Les premiers prisonniers britanniques arrivés ont déclaré que leur groupe avait été trompé de se replier dès qu'il eut constaté qu'il combattait contre des Français.

Un officier supérieur de marine a demandé, à peine fait prisonnier, à ne pas être remis entre les mains des Allemands. Il fut très étonné d'apprendre qu'il n'y avait aucun Allemand en Syrie et qu'il était prisonnier des Français.

Des chefs arabes, réfugiés de Palestine, ont été exécutés par les Anglais

Damas, 10 juin. — On apprend que de nombreux chefs arabes qui avaient fui la Palestine ont été trahis par des agents et livrés aux Britanniques lors de l'avance des troupes anglaises en Syrie. Un conseil de guerre fut improvisé immédiatement qui condamna tous les Arabes, sans exception, à la peine de mort. Le jugement a été exécuté lundi soir à Tyr.

« L'Allemagne a donné à la France la possibilité de défendre ses possessions », déclare-t-on à Berlin

Berlin, 10 juin. — Dans la question syrienne, l'Allemagne se trouve entièrement du côté de la France son attitude est dictée par l'aspect moral du problème.

C'est par cette constatation que la Wilhelmstrasse a défini la position de l'Allemagne en face de l'action de l'Angleterre en Syrie.

Questionnée sur le point de savoir si la prise de position allemande incluait une aide militaire, les autorités allemandes ont rappelé que la France elle-même avait souligné son désir d'assumer seule la défense des territoires menacés.

On souligne une fois de plus que l'affirmation britannique suivant laquelle des soldats allemands seraient trouvés en Syrie, est un grossier mensonge ; on ne connaît pas à Berlin les troupes britanniques qui ont pu être envoyées en Syrie.

« L'Allemagne a donné à la France la possibilité de défendre ses possessions », déclare-t-on à Berlin.

Le cardinal Gerlier en Espagne

L'archevêque de Lyon prendra la parole, dimanche, à l'Université de Salamance.

Barcelone, 11 juin. — S. Em. le cardinal Gerlier, primat des Gaules, est arrivé à Barcelone où il a été accueilli par de nombreuses personnes. Il a exprimé à la presse espagnole sa gratitude pour les attentions dont il a été l'objet des son arrivée.

Le cardinal général de France a offert en l'honneur de l'archevêque de Lyon un dîner auquel assistaient les représentants de toutes les autorités civiles et religieuses.

Le cardinal a célébré mardi matin une messe à la chapelle française.

Après une réception en son honneur au consulat général de France il est parti pour Saragosse.

Messager, au-delà de nos frontières, des valeurs spirituelles et morales, auxquelles la France reste attachée, le cardinal Gerlier a été invité à prendre la parole dimanche, du haut de la fameuse chaire de l'Université de Salamance.

Les pourparlers économiques de la France avec l'étranger

Berlin, 10 juin. — A la question de savoir si la France, en tant que nation vaincue, pouvait mener des pourparlers économiques avec d'autres Etats, la Wilhelmstrasse a répondu :

« Du côté allemand, il a été déclaré que le gouvernement français, en qualité de gouvernement d'un Etat souverain, pouvait, en principe, entrer en pourparlers avec d'autres Etats.

« Etant donné le fait qu'une grande partie du pays est occupée, la France informe l'Allemagne de ces pourparlers.

« Actuellement, le gouvernement français négocie avec la Hongrie et la Roumanie. Ces pourparlers, en sont encore à leur début. »

Communiqué officiel italien

ROME, 10 JUIN. — Le quartier général de l'armée communique :

En Méditerranée centrale, nos avions ont abattu au cours d'un combat contre des appareils ennemis au sud-ouest de l'île de Malte, un chasseur ennemi. Un de nos avions n'est pas rentré à sa base.

En Afrique du Nord, sur le front de Tobrouk, nos troupes ont enrayé rapidement de légères tentatives d'attaques ennemies. Notre artillerie a canonné avec un succès certain des batteries et des dépôts de munitions à Tobrouk. Dans le secteur de Tobrouk et près de Marsa-Matrouk, des escadilles italiennes et allemandes ont attaqué des batteries de D. C. A. et des positions fortifiées. A Tobrouk des dégâts ont été causés et des incendies ont éclaté.

Des chasseurs allemands ont abattu deux avions du type « Hurricane ».

Au cours de la nuit du 8 au 9 juin, l'ennemi a entrepris un nouveau raid sur Tripoli et Benghazi.

En Afrique orientale, dans la région de Galla et Sidamo, les mouvements de nos troupes et des troupes ennemies, gênés par les intempéries, se poursuivent en donnant lieu à certains combats.

Dans la région de Gondar, l'ennemi a bombardé les fortifications de Debra Tabor en lançant un feu de mitrailleuses. Il a de nouveau invité nos troupes à se rendre, mais celles-ci ont refusé.

Dans l'Atlantique, nos sous-marins ont attaqué un important convoi ennemi et coulé 9 vapeurs d'une jauge totale de 62.000 tonnes.

La guerre en Afrique du Nord

Le bombardement du port égyptien de Marsa-Matrouk

Berlin, 11 juin. — On apprend à propos de l'attaque exécutée par des avions de combat allemands et italiens contre les batteries de D.C.A. anglaises, à proximité du port de Marsa-Matrouk et dont il a été fait mention dans le communiqué militaire du 10 juin, que le raid a été dirigé aussi contre des installations de ravitaillement et la gare de la ville. Au cours du bombardement, qui dura une heure, des dégâts considérables ont été causés à la gare.

Une attaque anglaise repoussée à Benghazi

Berlin, 10 juin. — Le D. N. B. apprend de source bien informée qu'au cours de la nuit du 8 au 9 juin, des bateaux-vigies signalèrent près de Benghazi l'approche de puissants bombardiers anglais. La D. N. B. entra immédiatement en action. Un des bombardiers fut touché et se rebatta en flammes dans la mer. Un feu de barrage obligea les autres appareils à faire demi-tour. Les bombes, lancées d'une grande altitude, tombèrent pour la plupart dans la mer. Il n'y a pas eu de dégâts matériels.

Au cours d'une autre tentative de bombardiers anglais d'attaquer des ports du nord de l'Afrique, un second avion a été abattu et un troisième endommagé.

M. CHURCHILL parle aux Communes des derniers événements militaires

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

« Le gouvernement s'efforce d'envoyer sans interruption du matériel de guerre dans le Moyen-Orient, et surtout de renforcer dans ces régions l'aviation. Toutefois, je dois m'abstenir de donner à ce sujet des précisions, afin d'empêcher que l'ennemi n'en fasse son profit. »

M. Churchill releva les critiques qui se sont élevées en Angleterre à la suite de la bataille de la Crète, et fit remarquer que le général Wavell et plusieurs autres personnalités avaient défendu l'opinion que l'Angleterre avait des chances sérieuses de remporter la victoire.

« Mais, ajouta le premier ministre, tout bien considéré, l'affaire de Crète n'aura peut-être pas pour la Grande-Bretagne des conséquences aussi défavorables qu'on aurait pu le croire. »

M. Churchill reconnut en passant que jamais les parachutistes allemands n'avaient porté l'uniforme néo-zélandais et que les informations affirmant le contraire étaient la suite d'une « malentendu ».

« Je regrette », poursuivit-il, « que les troupes australiennes et néo-zélandaises aient été accablées en Crète par une charge aussi lourde. »

M. Churchill estima à 15.000 le nombre des morts, des blessés et des disparus perdus en Crète par les forces britanniques, abstraction faite des pertes subies par les Grecs et les Crétois.

Quant au retrait de la R.A.F. de la bataille de Crète, il aurait été ordonné par le commandant en chef de l'aviation dans le Moyen-Orient, et sur la proposition du général Freyberg, commandant en chef des forces britanniques en Crète.

Abordant l'invasion de la Syrie, le premier ministre affirma que l'Angleterre n'avait aucune visée territoriale et que la situation militaire en Syrie était bonne.

Il fit remarquer que cette attaque avait été précédée par une série de mesures destinées à assurer la défense de l'Egypte.

Il conclut en s'opposant aux critiques formulées à l'égard de la politique gouvernementale, aucun gouvernement, dit-il, ne pouvant mener une guerre en étant exposé continuellement aux insinuations des critiques et en se sentant menacé « d'un coup de poignard dans le dos. »

Selon une information diffusée par le B.B.C., la Chambre des Communes, après avoir entendu les déclarations de Churchill, s'est ajournée sans avoir procédé à un vote secret.

Un discours de M. Belisha à Edimbourg

Stockholm, 10 juin. — Selon le « Times », M. Hoare Belisha, ancien ministre de la guerre britannique, a prononcé un discours à Edimbourg dans lequel il a déclaré notamment :

« La perte de l'île de Crète est un revers cuisant pour le prestige anglais et pour la position militaire de l'Angleterre dans le bassin de la Méditerranée orientale.

« Le pays subit défaites sur défaites et chaque fois la défaite est due aux mêmes causes : méconnaissance de la situation réelle, préparatifs défectueux et exécution incomplète du plan établi.

Tous les échecs ont été accompagnés par une série de déclarations incompréhensibles et de fausses conceptions dans l'avenir.

« Un réel objectif des épisodes où vécut les troupes australiennes et néo-zélandaises en Crète lors de l'attaque des Allemands remonterait profondément chaque Anglais et l'indignerait. Douze jours d'attaque ont suffi aux Allemands pour s'emparer de la Crète. »

M. Hoare Belisha a parlé ensuite de la production de guerre britannique et a déclaré qu'elle rétrogradait dans des proportions alarmantes.

LE MESSAGE AUX FRANÇAIS DE L'AMIRAL DARLAN

« L'attitude de la Yougoslavie et de la Grèce devant si l'on voulait éviter des surprises dangereuses, être clarifiée »

« Les faits ont prouvé pleinement que ma conception était la bonne. Le 15 octobre, il fut donc décidé à l'unanimité de mettre fin à toute possibilité de retard et d'entrer en campagne à la fin du mois. »

M. Mussolini fit ensuite un historique détaillé des opérations contre la Grèce.

Puis il parla des bouleversements territoriaux dans divers états balkaniques. Il insista sur la restauration de la Croatie :

« Nous aurions pu, ajouta le Duce, déplacer nos frontières de Plume jusqu'aux monts albanais. Cela eût été une erreur parce que l'Histoire a démontré que l'incorporation de trop grandes minorités signifiait une lourde charge. »

Aux acclamations frénétiques de la Chambre, le Duce releva ensuite que la Grèce appartenait à l'espace vital de l'Italie et qu'en accord avec le haut commandement de l'armée allemande, ce pays avait été occupé entièrement par des troupes italiennes.

En ce qui concerne les combats en Afrique orientale, M. Mussolini déclara qu'il ignorait quand et comment l'Italie reconquerrait son territoire est-africain, mais d'ores et déjà, il sentait affirmer catégoriquement que l'Italie reconquerrait ce sol imprégné du sang et de la culture de ses fils et car sinon, ceux qui tombèrent ne seraient point vengés. »

Le Duce reprit ensuite la reconquête de la Cyrénaïque par des troupes blindées allemandes, opérant en commun avec les unités italiennes.

Il souligna que la conquête de la Crète assurait aux puissances de l'Axe la possession d'une base aérienne précieuse pour les opérations en Méditerranée orientale, base susceptible de hâter considérablement l'expulsion des Anglais de ces régions, et par là même, la fin du conflit.

Passant ensuite sur les relations de l'Italie avec les puissances alliées et amies, M. Mussolini insista, sur la collaboration étroite et cordiale qui existe entre l'Italie et le Reich. L'assistance, début, acclama le Führer et l'Allemagne.

« Ceux qui spéculent sur d'imaginaires divisions entre les partenaires de l'Axe, poursuivit le Duce, ont été réduits au silence. Les peuples italien et allemand sont engagés dans une guerre commune et ils resteront unis dans cette camaraderie lorsque la paix aura été rétablie. »

Puis, M. Mussolini rappela la déclaration de M. Matsuoika, suivant laquelle le Japon n'assisterait pas indifférent à une attaque des Etats-Unis contre l'Axe.

« Le Japon, ajouta-t-il, sait que sa propre destinée est aussi en jeu. Au sujet des rapports de l'Italie avec l'Espagne, le Duce déclara :

« L'Espagne ne peut manquer de profiter de l'occasion unique qui lui est offerte de voir réparer les injustices commises à son égard dans le passé. Mais c'est, en toute liberté qu'elle prendra sa décision. Jamais l'Italie n'exercera sur elle la moindre pression. L'Espagne phalangiste, au demeurant, sait quels sont ses ennemis et quels sont ses amis éprouvés. »

Et au sujet de la Turquie :

« L'Italie, dit M. Mussolini, considère comme étant toujours actuelle la politique de compréhension et de collaboration qu'elle a inaugurée il y a dix-huit mois à l'égard de la Turquie. »

Parlant des Etats-Unis, le Duce souligna qu'une déclaration de guerre formelle de Washington ne saurait aucunement influencer la situation actuelle, les Etats-Unis étant déjà en guerre, sinon « de jure, du moins de facto ». Et d'ailleurs, une intervention totale des Etats-Unis ne saurait plus la Grande-Bretagne de la défaite. Elle prolongerait tout au plus le conflit et amènerait une extension de la guerre.

D'autre part, la participation de la république américaine au conflit contraindrait ce pays à s'organiser sur une base totalitaire beaucoup plus rigoureuse que celle qu'il instaurait le fascisme et le national-socialisme.

« On voit dans Sylla, poursuivit M. Mussolini, le type classique du dictateur. Mais comparé à M. Roosevelt, Sylla n'est qu'un modeste dilettante. »

Le Duce termina son discours en insistant sur la résolution intérieure et la fermeté inébranlable du peuple italien.

« L'Angleterre, s'écria-t-il, ne peut gagner cette guerre, car elle a perdu toutes ses positions en Europe. Et ce ne sont pas les Etats-Unis qui l'en dédommageront. »

« Dans cette lutte entre l'or et le sang, c'est le sang qui l'emportera. »

La préparation de la paix

« La préparation de la paix, la situation actuelle est sans précédent dans l'histoire. Une des puissances avec lesquelles nous devons traiter est en guerre avec une autre puissance, et ses troupes en opération occupent une partie de notre sol. La signature d'une paix définitive demeure chose difficile tant que les grands problèmes posés par le conflit actuel ne sont pas résolus. »

« Français, ayez le courage de dominer votre défaites ; soyez assurés que l'avenir du pays est intimement lié à celui de l'Europe. »

« Si, pour vous engager dans la voie où le maréchal et son gouvernement vous invitent à les suivre, il vous faut vaincre des illusions et consentir des sacrifices, puisiez-vous force dans la certitude que cette voie est, pour notre patrie, la voie unique du salut. »

Les veillées du Journal de Roubaix

L'ALLIANCE

par Marcel BENOIT

La mariée jeta un regard de discrète interrogation — d'un air de dire : « Qu'est-ce qui ne vas pas ? — vers le marié qui, depuis un moment, donnait des signes de curieux étonnement.

Ce mariage se déroulait dans une atmosphère de mystère et de mystère. Le marié avait passé l'anneau au doigt de la tendre épouse, puis il avait glissé l'autre bague à son doigt, et c'est depuis ce moment qu'il montrait de l'agitation. Il fit comprendre, du geste, la chose. La bague n'entra pas. Il la poussa, surnuait ; elle avait bien franchi les deux premières phalanges, mais, pour la dernière, impossible. Il avait d'ailleurs de ces mains dites « de philosophe », aux articulations noueuses. Il s'agrippa, devenant rouge, obstiné ; mais l'anneau s'obstinait lui aussi à ne pas s'engager plus avant.

En dépit du recueillement de circonstance, l'incident ne demeura pas insouvenu, et la belle-mère du marié d'un côté, sa mère de l'autre, jetaient bientôt à leur tour vers les époux des coups d'œil interrogatifs, du même air de dire : « Que se passe-t-il ? »

Mais il n'était pas facile de leur faire entendre qu'il s'agissait justement de quelque chose qui ne passait pas.

François Ducloux, le marié, un mobilisé, se défendait d'être superstitieux, et il se refusait à voir un fâcheux présage en l'occurrence. Mais il n'était pas parfaitement assuré que les autres, parents ou amis, ne penseraient pas différemment, et cela vivait sa contrariété. Il était loin d'avoir le naturel placide. Les conditions hâtives dans lesquelles ce mariage s'effectuait avaient déjà suffisamment mis ses nerfs à l'épreuve.

C'était, en effet, une de ces multiples unions provoquées ou encouragées par la guerre. C'est le propre des heures graves, par l'incertitude soudaine sur l'avenir, l'approche de dangers menaçants, de brusquer des décisions, ou de faire jaillir des résolutions qui, autrement, auraient tardé à s'affirmer ; d'amener surtout dans les âmes de ces révélateurs, un « précepte » de sentiments jusque-là méconnus ou faiblement soupçonnés, qui, choqués en retour des grands heurts agitant la vie universelle, viennent changer la face des existences individuelles. Il en avait été ainsi pour François Ducloux et Jeanne Marguès.

Camarades de toujours, par l'amitié qui liait leurs deux familles, ils n'avaient jamais sérieusement envisagé de parachever cette bonne entente, entre eux, par d'autres liens plus étroits. Peut-être François, à de certaines heures, avait-il caressé ce rêve. Mais il n'en avait soufflé mot, dans la persuasion qu'il se donnait, on ne savait basé sur quoi, que l'évocation d'un pareil projet n'aurait rencontré qu'un écho de rire de la part de l'intéressé. Et voilà que, brusquement, le drame du présent, l'angoisse des séparations, la menace des lendemains redoutables, les avaient éclairés l'un et l'autre, et soudainement. Le mariage avait été décidé, organisé en huit jours. Il s'accomplissait. Pourquoi fallait-il qu'un tel incident vint gêner ainsi ces minutes précieuses ?

La messe se terminait. Le suisse prit la tête du cortège, le conduisant vers la sacristie. François, lui, tenait son doigt replié pour empêcher l'anneau de tomber. Le rite des signatures achevé, on s'empressa autour de lui. On sut ce qui le tracasait. Il disait :

« C'est à n'y rien comprendre. C'est pourtant ma bague. Elle porte nos initiales, la date. Je l'avais essayée chez le bijoutier. Elle m'allait parfaitement. »

Le beau-père, belle-mère, s'emparant de sa main, et lui martyrisant le doigt, se flattaient d'amener à l'accommodement l'indocile anneau. Chacun donnait son avis — Il faudrait mouiller votre doigt.

« Avec un peu de savon. »

« Vous avez dit vous blesser. C'est de l'encre. Etes-vous sûr de n'avoir pas été piqué par quelque bête ? »

Un cousin gouaillard conseilla :

« Bah ! Tu en seras quitte pour la faire arranger, ta bague. Ça sera toujours plus facile que de te limer le doigt. »

On dut s'arrêter de palabrer, pour le dédié. Heureusement, par suite des circonstances, l'assistance était peu nombreuse. François répondait distraitement aux compliments, serrait des mains, toujours le doigt replié, dans la crainte de perdre l'insupportable anneau.

Maintenant, le cortège, reformé, sortait de l'église. Sous le porche, à la grande lumière subite et ensoleillée du dehors, François s'efforçait de sourire aux photographes qui réclamaient la pose, quand, tout à coup, regardant sa main, il poussa une exclamation : « Quel idiot ! », à sa propre adresse, et partit d'un éclat de rire qui, bientôt, gagna toute la compagnie. Il manipula la bague, à sa main gauche, où elle glissait et se mettait en place le plus merveilleusement du monde, et il disait :

« Voilà une demi-heure que je m'efforçais à vouloir la mettre à la main droite ! »

Enfin, il respira, toute nervosité éteinte.

La mariée, reuse, d'un mouvement tendre, se jeta contre lui, et l'embrassa. Joli cliché pour les photographes.

Les mots vécus, en l'attente, n'étaient pas les parents, les vieux mariés, qui ne s'étaient pas avisés de la chose, de l'erreur.

Le cousin plaisantin expliquait :

« Tout le monde sait, ou du moins devrait savoir — la preuve l'est que nous avons la main droite plus forte que l'autre. Alors que, pour les pieds, à dire de gauche ou de droite, c'est le hasard. Question d'équilibre, ou de juste compensation, sans doute. »

Un concordat entre le Saint-Siège et l'Espagne

Rome, 10 juin. — Un concordat vient d'être conclu entre l'Espagne et le Saint-Siège. A cette occasion, des télégrammes ont été échangés entre le général Franco et le Pape ainsi qu'entre le ministre espagnol des affaires étrangères, M. Sener, et le cardinal secrétaire d'Etat Maglione.

L'accord signé récemment entre le Vatican et l'Espagne et relatif à la nomination des évêques constitue une partie intégrante du concordat.

A nos correspondants

Nous prions nos correspondants de s'écrire que sur un côté de leurs feuilles.

La débâcle de Dunkerque vue par les « illusionnistes » anglais

Le bilan des opérations depuis le début de la guerre

Rome. — A l'occasion du premier anniversaire de l'entrée en guerre de l'Italie, le gouvernement public une revue des opérations de l'armée italienne sur terre, dans les airs et sur mer.

Du 10 juin 1940 au 9 juin 1941, l'aviation italienne a abattu 1.430 avions ennemis ; au cours de la même période, ses pertes se sont élevées à 232 appareils, de sorte que la proportion entre les pertes de l'aviation italienne et celles de l'armée de l'air anglaise est de 1 à 6 en faveur de l'Italie.

Les pertes navales britanniques sont nettement supérieures à celles qui subissent la flotte italienne. Les pertes de l'armée italienne, pour la période du 10 juin 1940 jusqu'au 31 mai 1941, sont :

Armée de terre : 17.622 morts, 45.779 blessés, 132.523 disparus.

Marine : 1.075 morts, 1.301 blessés, 232 disparus.

Aviation : 514 morts, 885 blessés et 1.613 disparus.

Deux bateaux de pêche français sont attaqués par la R.A.F. et l'un d'eux est coulé

Paris, 10 juin. — Deux bateaux de pêche français ont été attaqués par des avions anglais. Le côtre de pêche « Donibane » de Lorient, a été pris sous un feu de mitrailleuses et bombardé par un avion trimoteur anglais. Le bâtiment sombra en cinq minutes.

L'équipage a été recueilli par un autre navire.

Quatre bombes, qui se perdirent en mer, furent aussi jettées sur le bateau de pêche français « Amadi », qui naviguait à environ trois milles de « Donibane ».

Le pilote anglais, qui volait à très basse altitude, a dû apercevoir distinctement le drapier français arboré par les embarcations.

Plus de cinquante mille ouvriers venant de Franco travaillent en Allemagne

Paris, 11 juin. — Le nombre total des ouvriers venant de France et travaillant en Allemagne s'élevait le 20 mai 1941, à cinquante et une mille environ, dont six mille femmes. Alors qu'au mois de mars, la moitié seulement de ces ouvriers étaient français, la proportion des Français s'élevait à 69 % en avril et à 75 % en mai.

Le professeur Piccard se propose de descendre à 4.000 mètres de profondeur dans la mer

A Genève, où il a donné une conférence, le savant professeur A. Piccard a annoncé son projet de descendre dans la mer à une profondeur de 4.000 mètres. Déjà, depuis plusieurs années, il étudie ce projet.

La sphère d'acier dont se serviront les explorateurs sous-marins — le professeur Piccard est un biologiste distingué — aura 2 m. 10 de diamètre intérieur et des parois épaisses de 7 cm. 5 en acier coulé. Les problèmes du lest, de l'équilibre, de la stabilité, des appareils à bord et des dispositifs de sécurité ont fait l'objet d'examen attentifs et de solutions ingénieuses.

Plusieurs magistrats municipaux sont révoqués

Vichy. — L'amiral Darlan a prononcé un certain nombre de sanctions administratives contre des magistrats municipaux qui n'apportent pas dans leurs fonctions le dévouement et la moralité que l'Etat français exige de tous ses collaborateurs.

C'est ainsi que M. Babade, adjoint au maire de Montville-Jed-Dames, dans l'Ain, est révoqué pour avoir manifesté de l'hostilité à l'œuvre de rénovation nationale.

Sont aussi révoqués : M. Malraux, maire de Gény (Meuse), qui se désintéressait totalement des devoirs de sa charge ; M. Gauthier, maire de Rouillies (Eure-et-Loir), qui usait de son mandat à des fins personnelles ; M. Mouton, adjoint au maire de Chantecoche (Meurthe-et-Moselle), qui en juin 1940, avait fait inhumer dans des conditions scandaleuses deux soldats français tombés sur le territoire de sa commune.

DES GRÈVES PARALYSENT ONZE CHANTIERS NAVALS DE SAN FRANCISCO

Washington, 10 juin. — Le président Roosevelt s'est entretenu avec M. Brown, président du syndicat des machinistes, en vue de mettre un terme au mouvement de grève qui s'est déclenché dans onze chantiers navals à San Francisco. Après son entrevue avec M. Roosevelt, M. Brown a déclaré à la presse qu'il soumettrait la question au bureau du syndicat. Il a refusé d'entrer dans des détails.

Les grèves de San Francisco tiennent en suspens des constructions navales d'une valeur de 500 millions de dollars.

LES PERTES ITALIENNES dans la campagne de Grèce

Rome, 10 juin. — Au cours de l'exposé qu'il a fait devant la Chambre fasciste, M. Mussolini a donné les chiffres suivants sur les pertes italiennes dans la campagne contre la Grèce :

Trois torpilleurs et dix-sept navires de transport ont été coulés par l'ennemi ; six torpilleurs et cinq vapeurs ont été perdus à la suite d'accidents. Le nombre des morts de la marine s'élève à 295.

L'aviation a perdu 97 appareils et 71 ont été endommagés. Le nombre des morts et des disparus s'élève à 232 ; celui des blessés à 120.

Du 28 octobre au 31 mai, 13.503 hommes sont tombés sur les fronts persans.

Entre le coucher du soleil CE SOIR, à 21 h. 52 et son lever DEMAIN, à 5 h. 49 L'OBSCURCISSEMENT des lumières doit être TOTAL